

Le désert de sang

Dans une nuit étoilée, un ciel aux mille étoiles, j'entends le son des tambours, tam tam tam.

Je suis imprégnée de ce son et de cette musique qui m'enveloppe, qui m'étreint...

Je sens couler en moi la douceur de ce bruissement et de ce tempo. Mes jambes commencent à vaciller, mes jambes commencent à remuer, mes bras, mes mains sont déjà dans le rythme et frappent aux sons des tambours. J'ai envie de bouger, j'ai envie de danser. Prise d'une frénésie implacable, je me lève et je danse autour de ce feu, autour de cette chaleur. Je vois danser des ombres, la mienne, celle des autres ; mes ancêtres et les ancêtres du monde tournent et dansent autour de moi, avec moi. Dans la nuit flamboyante, je regarde au travers des ombres, des yeux intimes, des yeux noirs, des yeux timides, des yeux qui prennent dans leurs faisceaux des gestes sensuels, une danse, un corps en mouvement, un corps en éveil. Je me meus avec les musiciens, je suis le tambour, je suis le tempo, je suis la vie.

Un œil au plus profond de mon être me permet une intimité naissante, je regarde cette ombre qui baisse les yeux et lorsque moi même je baisse les yeux, je perçois ce regard qui me transperce au travers de la nuit. Un jeu de séduction, un jeu de sensualité extraordinaire au milieu de ce sable.

J'ai les pieds dans le sable et la tête dans les étoiles ou bien les pieds dans les étoiles et le sable qui me coule doucement sur les épaules...Je ne sais plus.

Femmes et hommes ne font qu'un, sans se parler, sans se connaître, sans se reconnaître mais au plus profond de mon être, je le perçois : ils sont là, je suis là, présente à la vie.

Tam tam tam font les tambours faits de barriques et de jerricanes, les mains frappent les pieds tapent, une communion immense et intense dans un chaos universelle. Je suis la déesse du feu qui danse, je suis la déesse qui danse dans le feu, je suis la déesse qui danse dans l'ombre, je suis le feu, je suis la déesse qui danse dans la lumière, je suis l'ombre, je suis la lumière. Au gré de la nuit, je regarde ce ciel étoilé qui m'éblouit, mes bras virevoltent, mon regard vacille, mes pieds buttent dans le tapis du désert. Pieds nus, je sens le sable froid me traverser, mais mes pieds s'échauffent en dansant, je ne sens plus mon corps, je ne sens plus mes muscles, je suis comme désincarnée, je suis le sable du désert, je suis ce grain qui accompagne cet autre grain et qui forment la dune. Je suis la déesse d'Hirir, celle aux longs cheveux qui bat ses ailes, comme pour voler comme pour s'envoler. Les musiciens continuent de frapper tam tam tam ; au son du

tambour, des effluves de thé m'envahissent. Je bois le thé amer, je bois le thé de la vie, je regarde le rituel préparé par les hommes, qui, depuis des millénaires, pratiquent ce mouvement de va-et-vient pour sucrer, pour faire mousser le thé, pour faire mousser la vie. Et je continue à danser avec les ombres de la nuit. Je bois le thé doux, je bois le thé de l'amour, celui qui m'étreint, celui qui m'emporte, celui qui m'emmène dans cette nuit, je continue cette danse, je continue cette transe et je bois le dernier thé, le thé suave, le thé de la mort et je continue à danser... C'est le plus sucré mon préféré mais c'est le thé dernier.

Dans la nuit déjà bien avancée, la princesse d'Hirir laisse vagabonder son esprit et elle rejoint les anciens, ceux qui l'ont amenée aussi loin dans ce désert.

Il sera une fois la princesse d'Hirir. Dans sa pensée embuée, elle voit deux enfants, deux garçons. Les deux garçons frères qui donneront deux branches d'un arbre déjà bien rempli, un arbre à l'envers. L'un deux va être amené, à l'âge adulte, à quitter son pays pour des raisons politiques. Il trouvera une terre d'accueil avec sa famille et s'éloignera à tout jamais de son frère. Il construira une nouvelle vie dans un nouveau pays, où tout semble possible, où tout semble permis. La vie reprendra son cours. Et dans le lointain naîtra de cette union, dans ce pays, un fils qui donnera à son tour un fils. Une lignée de garçons qui vivra dans ce pays. Le soleil leur tient chaud, la terre est luxuriante et la nourriture abondante. Seulement le passé de leur ascendant va reprendre ses droits et ce sera comme une dime à payer. Le pays d'accueil deviendra le pays envahi, celui où l'on ne peut plus rester, celui qu'il faut fuir. Ce pays qui leur a tout donné va, en quelques jours, tout leur reprendre comme un grenier rempli qui se vide, annonçant la famine.

Mais avant leur départ, la guerre arrive avec son lot de soldats.

Les soldats ne savent pas bien pourquoi ils sont là, leur but étant de rentrer au plus vite chez eux, mais le temps va s'allonger, le temps va perdurer. Un soldat se propose pour aider le boulanger du coin, pour travailler, pour se nourrir, pour le petit plus qui fait du bien et permet de se rappeler que l'on n'est pas si loin de chez soi.

A son grand étonnement, il va rencontrer, à des milliers de kilomètres de son pays, un homme portant le même nom que lui. Ils s'assoient dans le sable autour d'un thé et le plus ancien va conter l'histoire de sa famille et le plus jeune va écouter, le plus jeune va conter son histoire, et le plus ancien va écouter, ils vont vite s'apercevoir qu'ils sont descendants du même arbre : ainsi le grand père va rencontrer le petit fils d'une autre branche.

L'arbre est reconstitué pour un temps, la guerre est omniprésente ; chacun doit reprendre son balluchon et attendre ou partir vers des jours meilleurs.

Lorsque la paix tant attendue est enfin arrivée, chacun des membres de cette famille s'est retrouvé avec les blessures de rapatriement et de guerre, chacun d'eux concerné à sa façon.

Le temps a passé, mais les blessures ne se sont pas refermées et de nouveau cette famille s'est retrouvée séparée.

Elle revoit le décès de son père, la princesse d'Hirir, arrière-petite-fille de cet arbre... Elle revit cette douleur et une grande tristesse l'envahit, elle se sent bien seule : les ascendants ont disparu. Elle a bien entendu parfois parler à mots couverts d'un pays lointain, dont on évite le nom, dont on évite le souvenir. Elle se souvient pourtant dans le sillage des rêves, d'un vieux cousin, d'une vieille cousine, mais elle ne se souvient pas du lien, du comment, du pourquoi. Pourtant elle garde en elle en secret un goût, suave comme le thé de la mort, d'une séparation, d'une exclusion... Elle va prendre fait et cause pour les exclus, se sentant elle même exclue, mais elle ne sait pas pourquoi elle garde en elle ce goût amer comme le thé de la vie ; elle continue à se trouver incomprise, défendant bec et ongles des causes qui ne semblent pas lui appartenir... Elle s'invente des maux, elle éprouve un malaise. Et elle ne voit pas bien comment se sortir de cette impasse, alors elle va chercher le thé doux, celui qui lui manque, le thé de l'amour.

Et puis dans un demi-sommeil, à demi- inconsciente, la princesse d'Hirir va entendre le bruit des bottes qui claquent dans l'eau, l'eau de la félicité. La terre, la gadoue qui s'accroche aux mains lui parlent, elle aime entendre ce bruit et faire des pâtés, elle aime revenir le plus sale possible et cela lui fait du bien. Elle va se souvenir d'une relation nouée avec un homme, autrefois, un aventurier, qui lui a fait rencontrer et connaître la nature. Elle va aimer ses pensées, elle va aimer, chez cet homme, sa liberté. Il lui envoie dans ces missives des tablettes de terre, sur lesquelles sont dessinés des animaux, sur lesquelles la Nature est dessinée. Il lui dessine, du lieu tant aimé, les fleurs bleu indigo.

Mais ce lieu est aussi source de beaucoup de solitude. La princesse d'Hirir n'aime pas la solitude, cette solitude qui lui a tant pesé. La princesse va aimer faire pousser des fleurs et des légumes dans le jardin, compagnon d'infortune, qu'elle va défricher jusqu'à s'en faire saigner les mains. Elle va, corps et âme, donner de la vie à ce lieu, pour éviter de

sombrer, avec tous ses morts, avec toute cette putréfaction qui fait partie de la terre. Alors elle va aimer la terre : elle va aimer la faire tourner, virevolter, lui rendre forme, la déformer, lui donner de la couleur, la noircir. Elle va réfléchir la terre.

La princesse d'Hirir va alors rencontrer, par la puissance des étoiles, le petit fils de cette branche, de l'autre côté de cette famille, de la même génération qu'elle. Ainsi, après la mort s'installe la vie...Et ce cousin va lui raconter l'histoire de sa famille, l'histoire que la princesse d'Hirir ne connaît pas, cette histoire qui l'a imprégnée bien qu'elle ne la connaisse pas et la princesse d'Hirir va écouter. La princesse d'Hirir va raconter, à son tour, l'histoire de sa famille, celle que ce cousin ne connaît pas et son cousin va écouter... Ils vont ensemble se mettre, pas à pas, dans les pas de ces deux hommes qui, des années auparavant, se sont rencontrés dans cette contrée lointaine, dans ce lieu lointain. La princesse d'Hirir très intriguée de ce parcours, de cette histoire, va souhaiter partir dans ce pays aux mille saveurs, aux mille étoiles.

Tam tam tam font les tambours faits de barriques et de jerricanes, la nuit continue son long chemin - un moment, une absence - mais je suis là, qui danse autour de ce feu. Tam tam tam font les tambours, je suis la déesse d'Hirir qui tape sur les tambours. Je chante, je tape, je regarde, je suis assise et je regarde les hommes danser avec leurs cheichs noirs et leur tenue bleue, ils brandissent le sabre, en dansant dans la nuit autour du feu. Ils s'approchent des musiciennes... ils vont déclarer ouverte la guerre du jeu de la séduction : ils vont déployer leurs ailes et mettre toutes leurs richesses intérieures au service de ce jeu, lentement et au gré de la nuit, aux travers de leurs danses sacrées, celles de leurs ancêtres, celles de leurs aïeux. Le regard posé doucement, furtivement sur les femmes, ils vont, ils viennent, aux rythmes des tambours. Un homme va danser pris dans une transe, il va déclarer sa flamme à la femme de la nuit, il va déclarer sa flamme à toutes les femmes de la nuit.

Ces hommes racontent l'histoire de leurs ancêtres où les guerres se déclaraient pour la beauté des femmes, ils racontent l'histoire de la nécessité de la guerre et du combat pour un territoire, qu'on remet en cause sans cesse, pour l'honneur et le plaisir de combattre, pour posséder la terre, la perdre et la gagner à nouveau. Avec cette force, avec cette beauté, ils n'en seront que plus admirés : Ils sont, eux, les combattants du désert à qui ils

livrent un combat d'égal à égal, un combat des hommes, un combat de la nuit, un combat de la nécessité de vivre.

Je regarde médusée ces hommes danser dans la nuit.

Tam tam tam font les tambours... Tam tam tam, je suis le tambour, qui danse dans la nuit, je suis la princesse d'Hirir.

La nuit a continué, je ne sais plus très bien, je continue à entendre les tambours, allongée dans le lit du désert, dans un demi sommeil, dans la fièvre - peut être - ou la chaleur, je perçois des images de feu et de festin, j'entends les tambours et je deviens le festin de ces hommes et de ces femmes et puis plus rien...je me suis endormie.

Au matin, je ne me souviens plus très bien ; je suis fatiguée, épuisée, mais je garde le souvenir de cette danse et de cette transe, je garde le souvenir de cette sensualité, je garde en moi ce chaos. Et il me vient - il me revient - des mots, des gestes de survie, des goûters, des odeurs, des gâteaux, il me revient des images, je marche dans le désert au gré des dunes, je marche dans le désert au gré du minéral et je trouve des morceaux de poteries millénaires. Je prends le temps d'écouter les hommes du désert, je prends le temps de vivre dans le désert. Je ramasse au gré de nos haltes du bois qui nous servira pour préparer le repas mais aussi pour la prochaine nuit que j'attends avec impatience pour retrouver les ancêtres du désert.

J'ai été traversée par le désert, j'ai traversé le désert de sang,

Je suis la princesse d'Hirir.

Christine ledanois-oper

mars 2012